

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Jean Marziou

Le 29 novembre 2018

Discours de bienvenue de Monsieur Jean-François Bège, de l'Académie de Béarn

Chères consœurs et chers confrères de l'Académie,

Affectant volontiers l'anticonformisme, les journalistes n'ont pas trop l'habitude des rites académiques. J'ai d'ailleurs déjà eu l'occasion de citer dans cette enceinte le « columnist » américain Art Buchwald qui remarquait : « un journaliste qui encense un autre journaliste, c'est comme un gars qui va au bal pour danser avec sa soeur ».

Mais pourquoi nous interdirions nous le plaisir d'un échange rhétorique puisque l'Académie de Béarn, au nom sans doute d'un vieux et global respect de l'écrit, a toujours été ouverte aux historiens sans recul que nous sommes. Alors qu'ils sont parfois considérés, par de semblables cénacles sous d'autres cieux, comme vagues folliculaires, non seulement besogneux mais indiscrets !

De ce brevet de respectabilité, les journalistes béarnais se sont toujours efforcés de se montrer dignes. Quelles que furent les fredaines de leurs existences passées, Michèle Palisse, Annette Brierre ou Louis Lanne, ainsi que les regrettés Louis Laborde-Balen et Christian Bombédiac - pour ne citer qu'eux - se sont montrés, tout comme votre modeste serviteur, sages comme des images une fois endossé l'uniforme académique. Même si en Béarn celui-ci se résume à une marguerite...qu'il ne faudrait pourtant ni flétrir ni éffeuiller inconsidérément !

Vous voilà prévenu, cher impétrant !

Avec moi, vous considérerez que cette bienveillance de notre Compagnie pour les gens de presse constitue un honneur et une chance à saisir. Ne serait-ce que pour ne pas les voir se perdre...

Nous ne savons que trop, en effet, la précarité des libéralités non validées par l'usage. En témoigne par exemple la fameuse devise du « Canard enchaîné »: « la liberté de la presse ne s'use que si l'on ne s'en sert pas ».

Par souci de montrer à quel point l'appartenance à l'Académie ennoblit les caractères comme pour conférer un peu de gravité à l'instant, je vais cesser de te tutoyer, mon cher Jean, afin d'adopter le vouvoiement. Ne serait-ce que pour les curieux qui se pencheront sur les annales dans les décennies futures, celui-ci présentera un caractère plus respectueux des traditions.

Vous êtes quelqu'un, de toute façon, qui - sans présenter l'allure d'un mondain de type proustien- ne s'effraie nullement de cette « exquise civilité puérile et honnête » dont on faisait bêtement, naguère, l'apprentissage en famille. Tout particulièrement en Béarn. Ce qui - je le sais - fait partie de ces particularismes qui ne vous déplaisent point.

A propos de famille, d'ailleurs, vous vous situez à l'heureux croisement d'une souche bretonne et d'une souche lorraine. Ce capital génétique est-ouest, ou l'inverse, ne peut que prédisposer au goût la géopolitique, composante essentielle de la curiosité journalistique. Il est d'autant plus intéressant dans votre cas que cet avantage ait été en quelque sorte « valorisé » par une naissance au Sénégal, non loin de l'endroit où une certaine Ségolène Royal vit également le jour. L'ancienne candidate à l'élection présidentielle a eu en effet, comme vous, un père

colonel d'artillerie des troupes de marine. Le sien était réputé jugulaire-jugulaire, cela figure dans toutes les biographies de la dame. Il semble que chez vous la fêrule paternelle ait été moins traumatisante...

Le curieux destin des enfants d'officiers ou de sous-officiers, dans nos jeunes années, les conduisait au fil des mutations paternelles à vivre outre-mer dans des lieux très chauds et en métropole dans les très froides garnisons de l'Est. Ils étaient en somme alternativement plongés dans des zones très dangereuses ou ennuyeuses à en mourir. Les plus chanceux, évidemment, se posaient dans le Sud-Ouest où les cantonnements furent un temps très nombreux. J'entends encore le patron d'un grand quotidien régional - concurrent de celui dans lequel Jean Marziou officia longtemps - me dire avec l'accent vosgien : « Moi, j'aime bien embaucher des fils de militaires, ils ont tellement changé d'écoles et été contraints à jouer les « petits nouveaux » que leurs capacités d'adaptation sont supérieures à la moyenne ».

Je parierai que cela fut l'un de vos atouts, parmi beaucoup d'autres, cher nouvel académicien, lors de vos débuts lorrains. A ceci près que votre mobilité professionnelle - comme la compréhension de votre famille - s'est conjuguée, dans les années d'apprentissage, avec une actualité dominée par les bouleversements industriels liés aux houillères et à la sidérurgie.

Pendant des années, le « quotidien de votre quotidien » fut surplombé par les conflits, les manifestations dures, les plans sociaux et les annonces de reprise rarement suivies d'effet. Un jour votre agence est envahie par des cégétistes en colère et vous vous demandez si vous n'allez pas vous retrouver vêtu de vos seuls sous-vêtements.

Un autre jour, vous êtes pris en stop par un patron excédé qui vous balance des infos exclusives. Et c'est un sccop. Un autre jour encore, vous profitez d'une invitation de l'office de tourisme de La Réunion pour couvrir les violents incidents de l'île d'Anjouan. Et c'est encore un sccop. Car vous avez toujours su trouver le moyen d'échapper par de brèves parenthèses aux lourdes chroniques du charbon et de l'acier, ne serait-ce qu'en apprenant le maniement du magnétophone Nagra à Europe Un, aidé par une stagiaire aux yeux magnifiques. Elle a pour nom Anne Sinclair et pour amoureux un reporter nommé Ivan Leviï qui sera le père de ses enfants.

Ainsi, par la nature majeure de l'événement traité - la reconversion économique d'une région -, les expériences, les rencontres prestigieuses, vous avez été plongé jeune dans le chaudron bouillant de ce métier, avec tout ce que cela suppose d'angoisse du bouclage, d'heures de veille et de copie grattée à la limite des forces humaines, au cours de nuits courtes et de dimanches au labeur. Car les hommes et les femmes d'une région ne font pas que travailler ou chômer. Ils oublient leurs soucis avec des activités culturelles qu'il convient de raconter. Ils pratiquent les sports les plus variés et - ce n'est pas la partie la plus ragoutante du boulot - il faut aussi les suivre jusque dans les carnages routiers et les explications familiales à coup de chevrotines dont le récit alimente les pages, très lues, de la rubrique « faits-divers ».

Impossible, enfin, de ne pas se colleter avec les détenteurs de pouvoirs, de tous les pouvoirs. Le problème, avec eux, n'est pas dans ce qu'ils disent ou préconisent. A celui qui dit « j'exige », il suffit de répondre « Moi aussi ». Non, il est dans ce qu'ils cachent. L'art du bon journalisme tient pourtant dans la capacité à « soulever les pierres » pour voir les lézards s'échapper en tous sens. Cela demande des heures d'investigation. A ce jeu vous n'êtes pas le plus paresseux ni le plus timoré.

Journaliste avant tout en quête de vérité, vous vous interdisez cependant la posture du redresseur de torts. Le style du moraliste au petit pied partant en croisade contre tout et pour n'importe quoi n'est pas le vôtre, fondé sur l'éthique de la responsabilité de l'informateur en démocratie.

Ainsi s'explique pourquoi Robert Hersant, personnage plus complexe qu'on ne le croit en général, vous remarque et vous propose, alors que vous êtes déjà une « tête couronnée » au Républicain Lorrain - chef des informations régionales - de rejoindre France-Antilles, ce journal révélateur, selon mon regretté ami Jean Miot, des « vices fondamentaux de l'individu ». Quiconque aime à l'excès les paradis artificiels, cultive un penchant pour le rhum agricole ou rêve de constituer un harem tropical peuplé de pensionnaires à peau cannelle se trouve implacablement démasqué dans les îles et renvoyé sur des territoires plus septentrionaux.

Vous, Jean Marziou, modèle de vertu et de droiture, vous triomphez de l'épreuve et ne subissez qu'une véritable avanie. Il vous est reproché d'avoir proposé, au cours d'une conférence de rédaction, une liste des « points noirs de la circulation », expression jugée discriminatoire par certains journalistes antillais. Malentendu au demeurant vite dissipé. Le retour en métropole s'opèrera surtout pour des raisons familiales.

La Providence, souvent complice des Béarnais proches de Lourdes, cependant, veillait sur vous et donc sur nous : revenu en Lorraine, vous fondez une agence d'information régionale destinée à l'ensemble de la presse. Vous démarchez en tant que clients potentiels les dirigeants de Pyrénées-Presse mais Jean-Pierre Cassagne, notamment, préfère vous convaincre des bienfaits d'une installation au pied des Pyrénées. Le reste de l'aventure - treize ans tout de même ! - constitue un belle histoire de coup de foudre durable, que vous avez très bien racontée dans la préface de l'étonnant « Abécédaire amoureux du Béarn » . Inlassable animateur d'équipe, vous avez su composer ce livre à la fois sérieux et amusant en encourageant les exercices divers et variés de vingt-huit auteurs de notre Principauté. Ce qui fait que le « petit nouveau » que vous êtes aujourd'hui n'arrive pas chez nous les mains vides. On ne pourra rien lui reprocher au plan de la civilité évoquée au début de mon propos.

Permetts moi alors, cher Jean , d'en revenir au tutoiement pour te souhaiter la plus amicale des bienvenues. Ton - notre - métier t'aura obligé à des fréquentations de toute nature. Mais à partir d'aujourd'hui, tu n'en auras plus que des bonnes !

Discours de remerciements de Monsieur Jean Marziou, nouvel académicien

M. le Président,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Chers amis,
Cher parrain que je veux remercier pour ses propos délicieusement
aimables et magnifiquement écrits

Autant vous l'avouer d'emblée : je suis impressionné, très
impressionné d'être aujourd'hui devant vous pour cette cérémonie
d'intronisation.

Impressionné parce jamais je n'avais imaginé, n'ayant pas la plus
petite radicelle béarnaise, rejoindre un jour vos rangs.

Mais à défaut des racines du corps, il y a celles de l'esprit.

Je reconnais bien volontiers avoir perçu très vite que cette terra
incognita pour moi allait me ficeler à elle. Que je n'opposerai pas de
résistance. Ce devait être comme ça. Avec en prime une sensation de
bien-être. Tout me semblait concourir à ce premier symptôme du coup
de foudre ; la convivialité non feinte de mes interlocuteurs officiels
comme des anonymes rencontrés au quotidien, l'horizon pyrénéen
capté par un regard désormais aimanté vers le pic d'Ossau, ces
lumières toutes en élégances de chaque saison béarnaise et ce
je-ne-sais-quoi flottant dans l'atmosphère comme une promesse de
quiétude.

Il me fallait l'admettre : j'étais tombé sous le charme. Du Béarn bien sûr, une région dont je n'avais jusqu'alors qu'une connaissance théorique et très limitée.

Lorsqu'au début des années 2000, j'annonçai à un vieil ami lorrain que j'allais travailler en Béarn, il m'interrogea presque naïvement : « Rappelle- moi, c'est où le Béarn dans les Pyrénées ? » La question ne me sembla pas provocante, encore moins moqueuse.

Aujourd'hui, cette question m'insupporterait presque. Comment peut-on ignorer où se situe le Béarn tant l'histoire de ce territoire est riche de personnalités, de singularités humaines et sociales, géographiques et environnementales, nulles pareilles à d'autres régions qui ne manquent pas non plus de caractère ?

C'est pour illustrer cette conversion que j'ai imaginé avec 28 auteurs, dont certains sont ici, cet « Abécédaire Passionné du Béarn » qui vient de sortir.

Aujourd'hui encore, je ne saurais dire si Pierre Bourdieu a eu raison d'écrire que l'âme béarnaise se caractérise « par un mysticisme profond qui s'exprime dans le culte de la maison et dans l'esprit de sacrifice aux valeurs du groupe ».

En revanche, ce que je perçois de puissant en Béarn, c'est cet éloge permanent de la tolérance et du compromis. Autrement dit, du savoir vivre...

Lorsque notre président m'a invité à poser ma candidature, mon premier réflexe fut donc de répondre : Est-ce bien raisonnable ? Et puis ma curiosité presque malade, mon goût immodéré de la rencontre avec les autres, un certain sens de l'audace aussi, cachée sous une apparence bonhomme, et cette faiblesse de se sentir honoré, ont balayé en une fraction de seconde la tentation d'une réponse négative pour laisser place à une acceptation enthousiaste.

Oui, j'ai souhaité alors devenir un des vôtres tout en mesurant bien quelle serait ma place dans votre aréopage : celui du témoin, de

l'observateur de la quotidienneté béarnaise depuis une quinzaine d'années, qui, comme Rédacteur en chef de La République des Pyrénées et de L'Eclair a cherché à dégager des principales singularités béarnaises, les forces et les atouts de ce territoire, à essayer de les illustrer jour après jour au gré des fulgurances, ou des routines ordinaires de l'actualité locale.

Journaliste pendant 42 ans, je reste et resterai avec vous un passeur de notre quotidien. Une attitude qui diffère assurément de celle de mon prédécesseur à ce fauteuil. Je veux parler d'Henri Mazurie, élu dans notre Académie en 2002 et décédé il y a bientôt un an.

C'est peu de le dire : Henri Mazurie était ce qu'on appelle une vraie personnalité, forte et riche, qui ne laissait pas indifférent et qui a marqué assurément les fonctions et les administrations dans lesquelles il a exercé son autorité.

Henri Mazurie était bordelais d'origine. Né en 1931, il avait entamé ses études supérieures à la fin des années 40 ; des études de lettres, d'histoire et de droit.

Cultivant un intérêt particulier pour l'histoire et en particulier pour celle de l'Espagne, il va étudier à Madrid, au début des années cinquante, juste avant de passer son CAPES et un diplôme d'études supérieures sur l'histoire de l'Espagne moderne.

Henri Mazurie était un amoureux de l'Espagne, de sa langue et de sa culture. Il entretenait avec ce pays un rapport très affectif, une sorte de passion intellectuelle qui lui servait aussi de moteur de vie. Il avait par exemple une curiosité toute particulière pour la marine espagnole du 18^{ème} siècle, qui rayonnait alors sur toutes les mers du monde.

Rentré à Bordeaux, Henri Mazurie débute sa carrière comme professeur d'histoire avant d'être nommé en 1965 inspecteur de l'Éducation nationale d'abord à Tulle en Corrèze avant le Puy en Velay, puis inspecteur d'Académie à Pau. En 1982, à la faveur des lois de décentralisation initiées par Gaston Deferre, il devient directeur des services du Conseil général des Pyrénées-Atlantiques, fonctions qu'il occupa jusqu'en 1989 avant de redevenir inspecteur d'Académie à

Orléans et d'être promu au grade d'Inspecteur général de l'Éducation nationale.

Dans chacune de ses fonctions, Henri Mazurie trouva à s'engager. Au début de sa carrière d'inspecteur, il s'intéressa à l'enfance inadaptée, mais aussi à l'instruction des prisonniers.

Une fois à Pau, et notamment comme directeur des services du Conseil Général, il s'engagea sur les liaisons ferroviaires et routières avec notre voisin pyrénéen, militant activement pour le passage du tunnel du Somport au moment de l'entrée de l'Espagne dans la communauté Européenne, avec en ligne de mire la rénovation de la ligne ferroviaire de Canfranc.

Henri Mazurie avait d'ailleurs une passion étonnante pour le monde ferroviaire, ses proches attestant une connaissance encyclopédique et technique sur les chemins de fer. Il pouvait tout aussi bien détailler les caractéristiques techniques d'une locomotive que relever l'écartement des voies en Bosnie-Herzégovine.

Européen convaincu, le rapprochement des pays de l'Europe du sud était une grande préoccupation d'Henri Mazurie, tout pénétré qu'il était de la dimension historique de celle-ci. Ses études à Madrid et des liens qu'il y avait tissés, sa connaissance de la langue et de la culture hispanique mais aussi des relations humaines nouées avec le gouvernement d'Aragon, ont été des atouts précieux lorsqu'il exerça les fonctions de directeur général des services du département des Pyrénées Atlantiques.

Grand amoureux et défenseur de la langue française, Henri Mazurie apparaissait comme un homme austère, voire secret. Pour le moins rigoureux si ce n'est rigoriste. D'une grande exigence intellectuelle tant vis-à-vis de lui-même que des autres, il s'inscrivait dans les pas de Boileau, théoricien du classicisme, défenseur du pouvoir de la raison. Il avait fait siens ces célèbres vers :

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

Bref un homme d'exigence qui pouvait paraître intimidant, une façon sans doute de masquer sa sensibilité aux autres, sa préoccupation pour autrui, comme ses proches aiment à le souligner.

Bien qu'il restât très attaché à Bordeaux, Henri Mazurie, était béarnais de cœur. Il aimait ce pays pour toutes ces singularités, pour son esprit indépendant mais également pour sa proximité avec l'Espagne.

Ne l'ayant croisé que de rares fois, j'ai cherché, en préparant cet hommage, si un lien, fut-il ténu, pouvait nous rapprocher.

Et je l'ai trouvé. Aussi étonnant que cela puisse paraître, nous avons partagé les mêmes colonnes, certes à des époques différentes.

Henri Mazurie a régulièrement donné des chroniques à l'Eclair Pyrénées. Sous un pseudonyme, il écrivait des billets d'humeur. D'une plume souvent caustique, il assénait ses vérités, pointait du doigt les incuries du moment, distribuant beaucoup plus rarement des satisfécits.

En un mot Henri Mazurie exerçait tout à la fois le droit et le devoir qu'il s'autorisait : être un homme libre de sa pensée et de sa parole.

Libre de sa pensée et de sa parole. N'est-ce pas cette quête du Graal, cette ambition ultime à laquelle aspire chaque journaliste, bien conscient que seuls quelques-uns s'en approcheront.

Je n'ai pas connu cette ambition, ni du coup ce dilemme moral face à la réalité des pratiques professionnelles, sans doute parce que, tout jeune journaliste, j'avais pris pour argent comptant ce qu'écrivait Albert Camus en 1945 dans *Combat* : le journaliste est « l'historien de l'instant ».

Etait-ce vrai, est-ce devenu faux ? Je ne saurais dire aujourd'hui, emportés que nous sommes dans ce tsunami numérique.

Mais dans les années soixante-dix, la formule était belle, limpide. Elle a forgé en nous la conviction que nous étions des privilégiés.

Oui, ce fut bel et bien un privilège que d'avoir été un journaliste de province, c'est-à-dire au plus près du terrain, le nez collé à la France profonde en cette fin de 20^{ème} siècle. D'avoir vécu les bouleversements profonds de notre société. Aussi bien sociaux, économiques et politiques mais surtout humains et sociétaux.

Un privilège de les avoir décrit, raconté, expliqué, illustré aussi au travers de tous les témoignages des populations que j'ai rencontré dans les quatre quotidiens et les deux hebdomadaires que j'ai fréquenté.

Formidable privilège qui fut le mien d'avoir vécu la vie des autres en direct, d'en avoir été à la fois le témoin privilégié mais aussi un acteur. Involontaire tant l'écho médiatique est devenu puissant ces dernières décennies, nous imposant à nous autres journalistes des responsabilités nouvelles.

Permettez-moi d'évoquer deux ou trois souvenirs professionnels qui illustreront et éclaireront mon propos.

1975 dans les vallées vosgiennes : les usines textiles ferment les unes après les autres. C'est le premier acte de ce que l'on a appelé depuis la désindustrialisation de la France.

Jeune journaliste, j'ai le souvenir très fort de toutes ces ouvrières vosgiennes, arrachées à leur tissage du jour au lendemain sachant bien que dans leurs vallées un peu perdues elles ne retrouveraient pas de sitôt un emploi pérenne. J'ai découvert alors les effets destructeurs du chômage de masse qui n'a cessé depuis de croître, bouleversant ainsi beaucoup de nos équilibres sociaux et familiaux, donnant naissance au fameux concept de la perte des valeurs.

1984 au cœur du bassin houiller lorrain. Je dirigeais alors l'édition du pays minier du Républicain Lorrain. Les mineurs étaient très remontés contre les menaces de fermeture de plusieurs mines de charbon en Lorraine, menaces que j'avais révélées dans des éditions précédentes. Un soir d'avril vers 18 h une quarantaine de syndicalistes ont déboulé dans l'agence et dans mon bureau menaçant de tout renverser si le journal ne leur accordait pas une page spéciale dans l'édition du lendemain pour qu'ils puissent s'exprimer en toute liberté.

Finalement après bien des allers et retours téléphoniques avec la direction du journal, j'ai alors improvisé une page mêlant interview, témoignages et analyses qui reflétait au mieux l'état d'esprit des mineurs sans trahir notre indépendance et notre identité éditoriale. Le tout sous le regard exigeant et critique, pour tout dire un peu menaçant des syndicalistes.

J'ai mesuré ce jour-là quel était le poids des responsabilités que nous portions, nous journalistes et acteurs des médias dans la vie démocratique de nos territoires. Nous avons des droits qui faut sans cesse rappeler mais aussi des devoirs de rigueur, d'intégrité, d'humanité aussi qu'il ne faut pas oublier même et surtout quand la spirale médiatique s'emballe comme c'est régulièrement le cas.

1995 à Sarajevo. Calé tant bien que mal dans un blindé léger de l'armée française qui m'avait embarqué pour un reportage de quelques jours au cœur de cette guerre dans l'ex-Yougoslavie, je traversais la fameuse *Sniper Alley*, cette avenue principale de Sarajevo assiégée. Je n'en menais pas large mais tellement convaincu qu'il me fallait témoigner et raconter les dramatiques conséquences humaines d'une guerre européenne à deux heures d'avion à peine de la France.

La révélation était brutale. Le bouclier européen sensé nous protéger des effets guerriers des dérapages nationalistes était fissuré. La quiétude européenne qui s'était installée depuis quelques décennies et singulièrement depuis la fin de la guerre froide était sérieusement écornée. Un constat inquiétant qui ne m'a jamais quitté depuis, un constat qui demeure d'actualité.

Formidable privilège disais-je, d'avoir été le témoin du quotidien de nos vies. D'avoir multiplié aussi les rencontres passionnantes et approché des personnalités exceptionnelles. Célèbres ou totalement inconnues.

Je pense bien sûr à ces mineurs de fond du bassin houiller lorrain rencontrés à moins 1020 mètres sous terre sur les chantiers d'extraction du charbon. Certes, ce n'était plus Zola, mais la poussière grasse et humide qui flottait dans l'air et s'incrustait dans chacun des pores de ces mineurs de fond, tout en sueur, révélait puissamment les valeurs attachées au travail par ces derniers seigneurs de la classe ouvrière.

Je pense également à l'ancien Premier ministre Pierre Messmer, devenu député-maire de Sarrebourg en Moselle, qui lors d'échanges en tête à tête dans la campagne lorraine m'a révélé quelques pages ignorées de la décolonisation portée par le Général de Gaulle,

Je pense à ces carmélites de Verdun, libérées des grilles de leur couvent, qui découvraient le monde du commerce – elles fabriquaient

des couettes et autres couvertures piquées - pour faire vivre leur monastère meusien,

Je pense à ces jeunes comoriens, mitraillettes au poing, rencontrés sur l'île d'Anjouan qui défiaient la république islamique des Comores pour redevenir français,

Je pense à Aimé Césaire avec lequel j'ai pu échanger à plusieurs reprises sur la notion d'identité dans la construction de l'homme.

Je pense encore à cette figure béarnaise, conservateur bien connu de la plaine de Nay, Pierre Laguilhon qui radiographiait avec une infinie justesse les singularités de son Béarn natal.

Permettez-moi une pensée pour mes proches, mon épouse, mes quatre fils qui ont supporté avec affection, patience et bienveillance les vicissitudes de mon engagement professionnel. Sans oublier mes parents qui, apprenant mes débuts dans le journalisme ne purent contenir leur inquiétude : mais où cela va-t-il te mener ?
A l'Académie de Béarn, se rassureraient-ils aujourd'hui.

Vous l'avez compris avant que je l'énonce : oui, le journal de territoire est un média de sens.

Alors lorsqu'il rend compte des choses de la vie, le journaliste local et son journal de territoire font corps avec leur environnement immédiat. Ils vivent au milieu de leurs lecteurs. Ils partagent leur existence, leurs difficultés, leurs bonheurs, aussi.

Célèbre journaliste, co-fondateur de l'Express avec Jean-Jacques Servan Schreiber puis éditorialiste du Monde d'Hubert Beuve-Méry, Pierre Viansson-Ponté disait en 1975 du journaliste local qu'il était entouré d'une défiance et d'une confiance souvent excessive, qu'il était accueilli avec un mélange de condescendance et de prestige, mal compris et mal aimé, tour à tour sollicité et solliciteur. Et pourtant, il continuait de remplir de son mieux une tâche nécessaire, un rôle essentiel, une médiation en un mot.

Cette attitude sensible impose au journal de territoire et à ses journalistes de rechercher et de trouver sans cesse le bon équilibre. Le journaliste local doit être une sorte de poil à gratter, d'empêcheur de tourner en rond sans jamais devenir justicier. En ne respectant pas cet équilibre, le journal de territoire prend le risque de briser une part du lien social.

Car exerçant au milieu de ses lecteurs, la presse de territoire fait corps avec son environnement. Du coup, elle entretient le plus souvent un lien fort avec les populations locales dont elle rend compte du quotidien.

Le rôle d'un journal de proximité qui ambitionne de valoriser son territoire est de favoriser localement la cohésion sociale, d'en porter la voix à l'extérieur, d'insister sur ses atouts sans jamais minimiser ses faiblesses.

Tout en prenant garde de ne pas marchander son indépendance, et ayant pris soin auparavant de réécrire sans ambiguïté les termes de la relation entre proximité et éthique.

Face à l'envahissement de la sphère numérique, le journal de territoire n'est pas désarmé. Bien au contraire. Il renforce sa raison d'être.

Que remarque-t-on aujourd'hui ? Plus l'offre numérique se développe, plus l'information circule, plus la masse de données se multiplie, et plus la capacité à organiser, à sélectionner des informations apparaît vitale. L'enjeu n'est pas le flux mais bien le sens.

L'ancrage local impose toutes sortes de responsabilités au journal de territoire.

D'abord celle de définir quelques valeurs communes susceptibles de renforcer la cohésion sociale. Par exemple : La défense de l'intérêt général, l'ambition d'une plus grande justice, les droits et la dignité de l'homme, la promotion de la tolérance et le respect du pluralisme.

Il s'agit pour le journal de territoire de rassembler ses lecteurs autour de ce socle. Cela ne signifie pas pour autant la recherche systématique du consensus, lequel entraîne l'appauvrissement du débat. La cohésion

sociale, ce n'est pas le nivellement par le bas, ni la tentation du silence dans les rangs.

Si l'on reconnaît que le journal de territoire renforce la cohésion sociale, c'est qu'au préalable on a admis que l'information locale est une source de partage pour la communauté humaine à laquelle elle est destinée, qui permet de mieux connaître l'autre, bref de vivre ensemble. Le journal de territoire dans sa pratique donne beaucoup plus de place à ce qui rassemble plutôt que ce qui divise. Cette démarche positive, souvent moquée par les censeurs des bonnes et mauvaises pratiques de la presse, est un acte de foi dans la force du territoire.

Le citoyen attend de son journal de territoire qu'il lui donne des raisons d'espérer. Ainsi prend forme une exigence d'ordre éthique à laquelle ne peut se soustraire le journal de proximité, sans risquer de ne plus être assimilé à une valeur du territoire.

En s'engageant résolument vers une osmose accrue à son territoire, la presse locale, en toute fierté, ne perd pas son âme mais au contraire l'amplifie.

Je place mon arrivée parmi vous dans le même esprit.

Votre Académie s'est donné la mission d'éclairer le patrimoine, la culture et les valeurs du Béarn. Dans sa démarche qui s'appuie sur les leçons de l'histoire, avec la conscience des enjeux du futur, l'Académie poursuit sa tradition d'ancrage et d'ouverture.

Dans cinq ans, notre Académie fêtera son centenaire. Magnifique occasion pour rappeler bien sûr le prestige des académiciens qui nous ont précédé, mais aussi pour révéler davantage encore la place, le rôle, le sens de notre institution au cœur du Béarn d'aujourd'hui et déjà de demain. Son ambition à occuper par ses travaux et ses initiatives ce magistère qui lui revient au regard de son passé et à la densité de sa richesse intellectuelle.

Aussi, c'est avec le paquetage du fantassin de l'esprit, que je suis tout à la fois honoré et fier, Mesdames et Messieurs les académiciens, de rejoindre vos rangs.